



Jeune résistant vierzonnais, Georges Jouanin monte à Paris pour échapper au STO. Typographe de métier, il sculpte des tampons pour fabriquer de faux papiers, fait du Renseignement pour le compte du BCRA par le biais des réseaux CND Castille puis Thurma-Vengeance dont il devient l'agent de liaison entre le groupe de Paris et celui de Vierzon. Il a 20 ans lorsqu'il est arrêté le 23 juillet 1943. Il est déporté le 14 décembre 1943 à Buchenwald, Dora et Ravensbrück. Libéré le 30 avril 1945. Matricule 38491. Il pèse 43 kg à son retour.

Georges Jouanin le 7 mai 2015

Source : <http://www.dailymotion.com/video/x2pdqt3>

[Le transport]

[Après quelques tentatives d'évasion] A l'arrêt d'une gare de l'est, on nous fait déshabiller, on nous regroupe à cent vingt détenus dans un wagon clos, les uns piétinent les excréments des autres, la sueur ruisselle le long des corps qui tentent vainement de s'approcher des portes d'où parvient un filet d'air. Personne ne contient ses nerfs, la soif épouvante ceux qui espèrent pouvoir vivre ! Je lèche la paroi du wagon pour humecter mes lèvres. En gare de Frankfort, par la petite fenêtre qu'un détenu a réussi à décoller, j'entends un des nôtres crier « Wasser, Wasser » (de l'eau, de l'eau) ! [...]

La nuit semble interminable, le convoi est stoppé depuis plusieurs heures, le jour est encore loin quand les portes des wagons s'ouvrent, la neige fraîchement tombée réverbère la lumière au sol. Nous devons sauter du wagon pieds nus dans cette neige et courir quelques trois cents mètres vers des détenus russes qui apparaissent en réclamant les excédents de pain encore en notre possession. Là, il ne fut plus difficile de comprendre que nous allons aussi avoir faim. [...] Au départ de Compiègne, le murmure de la destination parcourait les rangs. Pour René [Collomb] et nombre d'entre nous, ce fut une douloureuse réalité : nous quittions la France. Les trois jours et trois nuits passés dans les wagons, entassés comme du bétail, avaient épuisé nos restes d'énergie et à l'arrivée au camp il y avait l'amère constatation des camarades manquants à l'appel, soit tués au cours de tentatives d'évasion, soit décédés d'épuisement, voire étouffés dans la masse. [...]

[Le travail en quarantaine - Buchenwald]

La quarantaine ne dure que quelque vingt-cinq jours au cours desquels il faut descendre dans la boue glacée à la carrière pour ramener à l'épaule de lourdes pierres jusqu'à la place d'appel, distante de six cents mètres, et cela deux à quatre fois par jour. Si la pierre choisie n'est pas assez grosse, un coup de bâton et retour au bas pour soulever une plus grosse !...

[L'encadrement - Dora]

Les casernes de Buchenwald ont parmi leur effectif des sujets prêts à satisfaire aux besoins d'encadrement de plus de cinq mille détenus envoyés à Dora. SS, ils se feront respecter tout en se mêlant aux brutes aguerries à commettre des crimes et à infliger des sévices pour les former au respect de la discipline que l'on impose à cette masse déshumanisée, sous alimentée, mal vêtue et mal chaussée qui devra marcher au pas, produire et travailler sous les coups et l'humiliation dans d'épouvantables conditions d'existence. Ainsi, une curieuse société s'organise, les SS à part, tout ce monde va vivre 24 heures sur 24 dans cette « termitière », encore loin d'être finie de creuser et d'être fin prête à produire des « Raketen¹ » V2 en série. Il faut tenir ainsi jusqu'en juin 1944 pour que la chaîne de montage des fusées fabrique à cadence rapide les armes destructrices qui porteront la mort chez nos Alliés, peut-être même dans nos familles... Et cela au prix de quelles misères, d'un nombre de morts qui atteint dans l'hiver 43-44 jusqu'à 120 par jour.

¹ Arsenal de fusées

Après la nuit qui suit l'arrivée à Dora, passée allongés sur les cailloux de gypse, arrive un Kapo qui crie « Aufstehen » (debout) et qui nous divise en groupes. Le moment des affectations va se faire. [...] Il nous conduit au bout de la galerie et nous met en main les foreuses sur lesquelles il faut appuyer huit heures durant. Notre visage se recouvre de cette poussière de roche qui se dépose au col de la veste. Nous sommes échafaudés sur trois niveaux, ceux du dessous sont recouverts de poussière blanche, et nous devons changer les mèches qui sont de plus en plus longues et de plus en plus lourdes. Certes, il y a quelques arrêts quand l'artificier pose les charges explosives dans les trous pratiqués. Dans un grondement de tonnerre, la roche se brise et d'autres détenus viennent déblayer et casser à la masse les plus gros blocs d'anhydrite pour les charger dans des wagonnets qu'ils poussent vers l'extérieur. Puis les compresseurs se remettent à plein régime et nous reprenons nos places sur les échafaudages pour forer, toujours plus profond, et ainsi se relayent les trois équipes pendant 24 heures. Il nous arrive de ne plus savoir si nous travaillons de nuit ou de jour. A des cadences infernales, la fourmilière de Dora travaille sans relâche, les galeries se multiplient et les détenus meurent d'épuisement, de blessures et de soif car l'eau est si rare qu'elle est seulement utilisée pour le brassage du béton et malheur à celui qui tente d'en subtiliser la moindre gorgée. Lorsqu'un raccord fuit, les hommes s'agglutinent autour pour boire dans les mains ou se laver le visage, alors les coups de schlague tous azimuts tombent sur les épaules, les têtes, et vite, il faut reprendre sa place dans les rangs. [...]

Les galeries existantes ne sont qu'un grouillement permanent d'êtres apeurés, tous les travaux sont des chantiers continus. [...] Là on brasse du béton au sol pour la voie ferrée du tunnel B, on creuse ailleurs pour loger une canalisation et tout à côté, des fûts grossièrement taillés au chalumeau, coupés en deux, reçoivent les déjections de tout ce monde concentrationnaire sale et sans aucun respect. Tout près sur un monticule de cailloux, des morts nus, le matricule inscrit au crayon gras sur la cuisse. Des tas de morts, les yeux ouverts et glauques, gisant tout à côté des halles empuanties où les équipes allaient dormir quelques heures sur des paillasses tassées de fibres de bois, infestées de poux et de puces, s'étageant sur quatre rangées de châlits. Le sommeil était interrompu par la résonance des mines et le bruit infernal des compresseurs qui se remettaient en marche ; l'enfer par les corvées, les coups et le manque de sommeil activait rapidement la déchéance des corps épuisés. [...]

Dans un dédale ahurissant et hétéroclite se déplaçaient des chariots tirés par des détenus, esclaves déportés loin de leur patrie humiliée. [...]

Au cœur de cette « pagaille organisée », slalomant au milieu des pièces des bombes volantes, nous avançons en rangs par cinq au pas cadencé : « Links, zwei, drei, vier », il nous faut subir les appels dix fois répétés et obligés à se découvrir aux injonctions des Kapos et des Vorarbeiter² qui exigent de tout le Kommando rassemblé un effet d'ensemble : « Mützen ab ! Mützen auf » ! Couvert, découvert ! geste répété qui dure parfois plus d'une heure, tyrannie imbécile alors que nous sommes à bout de force et que l'on préférerait être allongés sur les infects grabats, en dépit de l'air vicié par les explosifs et la poussière d'anhydrite qui nous colle aux poumons. Ces chefs de Kommandos, sous le couvert d'une discipline implacable, ont le droit de vie et de mort sur nous, parias que nous sommes, nous subissons les humiliations et les coups. [...] Des misérables ont été assommés à coups de pelle ou de barres de fer, trop faibles ou malades, ne pouvant satisfaire au labeur. L'effort physique imposé sans la contrepartie d'une nourriture suffisante dépasse les capacités humaines.

Sans respect de chacun, appuyés contre les fûts débordants d'excréments, les prévenus s'exhibent pour leurs besoins qui ne se manifestent guère plus de deux fois par semaine, tant les intestins sont si peu remplis. Nous sommes intoxiqués par l'atmosphère viciée des gaz d'explosifs et par les émanations ammoniacales de la pierre d'anhydrite. Nos visages sont teintés aussi jaune qu'un citron. L'urine que je rejette a la couleur du café, succédané qui nous est distribué au réveil, environ un quart froid ou chaud, qu'importe, la soif nous tenaille puisqu'il n'y a rien d'autre. [...]

Les désinfections se succédaient, il fallait nouer par les manches de la veste le ballot de nos hardes qui allaient être entassées dans l'autoclave, traitement censé détruire toute la vermine. La désinfection du 29 février ajouta son lot de pneumonies : sans vêtements, nus sous la neige, les détenus attendaient des heures et des heures que leur ballot de vêtements leur soit rendu après désinfection de nuit. Le jour naissant, il fallait repartir au travail,

² Contremaître

imbibés de la vapeur de l'autoclave [...] sans avoir reposé un instant. Nous sommes restés soixante-douze heures debout sans nourriture et sans sommeil. Des grappes humaines de corps nus s'agglutinaient les unes aux autres afin de rechercher un semblant de chaleur. [...] Comment résister à une température de moins vingt-cinq degrés ! Vision dantesque, ahurissante : il mourait bien davantage d'hommes qu'il ne sortait de fusées !

[Evacuations]

Janvier 1945. Les convois des camps de l'Est arrivent à Dora, et dans quel état ! Peu de survivants, certains en wagons découverts, gelés jusqu'aux os. Les membres des morts craquent, nous sommes requis pour les transporter au crématoire de la côte. Il y en a beaucoup trop, on nous les fait poser entassés sur une longueur de dix mètres, alignés sur plus de quatre-vingt centimètres de haut. [...]

Le **mardi 3 avril [1945]**, au travail, sous les voûtes comme à l'habitude, j'apprends que des avions américains ont attaqué en piqué les installations ferroviaires, tout près de l'entrée où étaient introduites les pièces nécessaires au montage des V2. [...] Le 4 avril, plus question de travail, il règne dans le camp une atmosphère de violence. Les Russes tentent de piller l'ultime réserve de vivres et les SS tirent à vue dans le tas. Il y a des blessés, tout est confus dans cette masse humaine. Un convoi est parti la veille, le Kommando a été divisé, trié par Karl le Kapo. Il s'est débarrassé de ceux qui ne lui convenaient pas par une gifle si vigoureuse qu'ils chancellent, trébuchent et tombent. Il expédiait les détenus russes, belges, français ou polonais vers un alignement à sa gauche, ce fut sa façon de leur dire adieu. Ils furent dirigés sur Bergen-Belsen, la plupart furent sauvés. [...] Le lendemain matin, 5 avril, il nous réunit à la place d'appel vers midi. Il prend soudain une attitude différente envers nous, un geste de « tendresse » inhabituel, il nous serre la main et offre à chacun une cigarette (française), comme s'il souhaitait « bonne chance » ou offrait la cigarette aux condamnés !... Quelle reconnaissance ! Le doute s'empare de nous lorsqu'arrive l'ordre de redescendre au « tunnel A ». Il nous abandonne aux gardes SS. Sans aucun doute, Karl sait quelque chose, il semble informé sur le sort qui nous attend...

Arrivés à l'entrée du tunnel, deux mitrailleuses sont braquées vers l'intérieur, l'excitation de la gent SS est un mauvais présage. Je me trouve dans les premiers rangs à franchir l'entrée, la presque totalité des autres Kommandos arrivent, nous sommes là plusieurs milliers, rassemblés, compacts...

C'était bien le lieu, choisi par les SS, pour une extermination massive des détenus qui avaient travaillé sur ces armes secrètes de représailles : « die Vergeltungswaffen ! ».

Surprise, vers l'autre bout du tunnel, on voit arriver vers l'entrée les populations civiles, femmes et enfants venus se réfugier là, à l'abri des bombardements qui ont eu lieu la veille sur Nordhausen et qui ne sera investie par les Alliés que le 11 avril... Les SS se sont-ils affolés pour savoir quelle décision ils devaient prendre pour nous liquider... Le crime sembla alors impossible. [...] Nous sommes peut-être cinq mille, là, apeurés, inquiets, à se demander ce qui allait arriver. Sans comprendre, l'ordre de remonter au camp arrive vers seize heures. Vint alors un autre ordre dans cet après-midi du jeudi 5 avril. Depuis le 2, tout était désorganisé, plus de cuisine, aucune distribution de vivres n'avait eu lieu, les ventres déjà creux criaient famine. Vers dix-sept heures, en colonne par cinq, encadrés par des verts³ que les SS s'étaient empressés de « blanchir » à la hâte pour les besoins de la cause, il fallait des hommes valides, certains armés, d'autre munis de pieds de tabouret dont la cheville serrée en bout pouvait défoncer le crâne et ce fut le départ pour Ravensbrück,... Le plus atroce des calvaires allait commencer ! [...]

[5-14 avril 1945 - De Dora à Ravensbrück] On nous conduit vers le train de wagons bennes sous une pluie fine et glacée qui ne cessait de tomber sur les épaules. Le Kapo a disparu, nous ne devons plus le revoir. On charge cent hommes par benne et deux SS en armes qui se réservent trois mètres carrés du wagon. La faim nous tiraille les boyaux, depuis le 3 avril au matin, nous n'avons rien touché. Arrive enfin la satisfaction pour tous : une petite boule de pain et une boîte de conserve de viande pour deux. Nous mangeons très avidement, nous étions très sous-alimentés depuis le début de l'hiver tant le ravitaillement était désorganisé et l'intendance incapable de faire face en raison des nouveaux arrivants venus des camps de l'Est. [...] Nous ne devons recevoir une autre distribution de vivres qu'après neuf jours ! (Un demi-litre de soupe de carottes et betteraves à notre arrivée à Ravensbrück, le 14 avril 1945). [...]

³ Les triangles verts : déportés de droit commun

Vers 21 heures, le train stationne longuement à Niedersachsenwerfen, près de la fabrique d'ammoniaque. Au lendemain nous sommes à Ellrich, nous n'avons que contourné la colline. Nous en repartons vers 11 heures par Teppelborn, Osterhagen, Papenhöhe. Les SS s'énervent, ils tirent au fusil, de l'extérieur au travers des parois des wagons. Il y a des blessés et la terreur envahit les esprits. Trois nuits sont passées dans ce climat de crainte. Vers 4 à 5 heures, au matin de ce dimanche 8 avril, le train stationne à Osterode. Nous devons tous descendre devant des SS menaçants, aux gestes brutaux, ceux qui vont pouvoir marcher 25 kilomètres partent en colonne. Ceux qui déclarent ne pas pouvoir avancer vont être massacrés sur place. La colonne d'environ 2500 détenus dont je fais partie, s'étire par des chemins tortueux, les traînants à bout de forces sont exécutés sans pitié. Toutefois, parmi nous, des SS plus âgés, que nous ne reconnaissons pas comme ayant été au camp, sont en renfort pour notre encadrement et semblent peu motivés. La marche se poursuit par des sentiers tantôt rocheux, parfois herbus qui grimpent parmi les petites montagnes du massif de la Harz. De tendres pousses de pissenlit et de poireaux sauvages sont happées au passage. Certains détenus voulant s'en alimenter les vomissent aussitôt. [...] La nuit est tombée, un noir d'encre, on ne se reconnaît que par la voix, nous en sommes au trente-huitième kilomètre. Ceux qui ont pu suivre ont été abattus au long de cette marche de la mort ! Epuisés, vidés et hagards, nous sommes près d'une gare, un train de wagons à bestiaux est attelé à une locomotive fumante, des voix cherchent vainement à se regrouper dans les langues slaves et latines. Les SS « bourrent » les dos avec les crosses de fusils. Dans le noir, j'entends Guy Sirop de Bourges qui crie : « Georges, es-tu là ? » Je suis en effet près de lui et nous voilà brutalement bousculés et poussés dans le même wagon par le flot humain. Comptés plus de 120, nous sommes cloîtrés sans ravitaillement, sans eau, sans litière. [...]

Nous repartons en direction de Barleben, tout près du quai, au passage à niveau, nous laissons au sol une dizaine de cadavres qui n'ont pu résister à l'étouffement de la nuit, assis les uns entre les jambes des autres, à même le plancher des wagons. Dans cette position, le coccyx devient si douloureux que l'on est obligé de se lever et lorsqu'on veut se rasseoir, il n'y a plus de place, tant nous sommes serrés. Il faut alors tenter de repousser la rangée et ce sont les coups, les hurlements. Le cadavre d'un malheureux va servir de siège sur une partie du parcours ! Mickey est assis entre mes jambes, j'ai juste la paroi du wagon pour appuyer mon dos, c'est affreusement inconfortable. [...] Maurice Perrot s'était confectionné un hamac d'une couverture nouée aux extrémités qui le rendait indépendant, accroché au plafond du wagon. Mais il était tenu à ne faire aucun mouvement, au risque de tomber sur un lot de détenus Russes et Polonais qui n'aurait pas manqué de le lyncher, nous étions si peu de Français que l'étranger comptait bien faire la loi et frapper de sa brutalité coutumière. [...] Je suis si fatigué, incapable de me rendre compte de ce que fait ce train fou ! J'ai mal, mon estomac est vide, ma tête aussi, je n'ai plus de salive. Je dois être fiévreux, j'ai soif, j'ai soif ! Nous allons tous mourir comme les cadavres que l'on décharge à chaque arrêt. Il n'y a pas d'autre train que cette prison roulante qui va où ?... [...] Le 14 avril 1945 on arrive à Gransee et puis à Furstenberg et vers seize heures on nous fait débarquer à Ravensbrück. Il n'y a pas un grand chemin à parcourir, du quai jusqu'au camp, en rangs par cinq, bras accrochés, j'ai dû marcher traîné par des camarades moins affaiblis. Cependant, nous étions incapables de réagir, je suis dans l'impossibilité de me souvenir, je n'ai plus aucun repère si ce n'est que d'avoir ressenti que la vie me quittait. Je ne souffrais plus, mes sens m'abandonnaient, tout allait se terminer là !... J'étais pourtant sur mes deux jambes, debout, à ne rien voir !... [...] Des détenus traînaient un amoncellement de cadavres restés dans les wagons, des mourants dysentériques, les lèvres noires de fièvre et de poussière. Ils gisaient allongés sur le sol dans une baraque aux relents pestilentiels, achevant là les derniers instants de leur existence héroïque et misérable. Aucun d'eux n'avait la force de crier, ils mouraient ne pouvant plus lutter !

Source :

Témoignage de **Georges Jouanin**. Extraits. In : « *Pardonnez, n'oubliez jamais* » de G. Jouanin. Ed. Amalthée, 2006) - AMRDC

Annexes :

- Des pièces de vêtements :



Les vêtements que portait Georges Jouanin en déportation sont exposés au musée de Mittelbau-Dora. On y retrouve sa veste avec le numéro matricule et son triangle de déporté politique, son béret de détenu et des socques en bois datant de 1944. Source : http://www.harz-tourisme.com/museum_mittelbau_dora_F.html

- un témoignage oral : <http://www.dailymotion.com/video/x2pdqt3>